



ALEXANDRE CARIN – *Le Jardin aux sentiers qui bifurquent*

RÉMI CHAPEAUBLANC – *Le dernier Tsaatan*



Alexandre Carin, *Autoportrait au miroir*, 2015, Huile sur toile, 50 x 60 cm
Rémi Chapeaublanc, *Tsaatan 39*, 2017, Impression jet d'encre pigmentaire sur papier Baryte Hahnemühle, 100 x 100 cm

Cet automne, pendant la FIAC et Paris Photo, **H Gallery** souhaite faire découvrir au public international deux jeunes artistes appelés à devenir incontournables : un peintre d'origine iranienne basé à Londres, **Alexandre Carin** et un photographe français, **Rémi Chapeaublanc**. Tous deux travaillent sur le temps et leurs œuvres en retirent finalement une qualité intemporelle.

L'un cherche à mesurer et à figurer le temps en dehors de tout mouvement, l'autre à arrêter le temps pour nous donner à voir un peuple de Mongolie en danger que la modernité est en train de broyer.

Vernissage le jeudi 11 octobre 2018 de 18h à 21h
Finissage le samedi 24 novembre 2018 de 15h à 19h

Exposition du 12 octobre au 24 novembre 2018,
du mardi au samedi de 10h à 13h et de 14h à 19h.



ALEXANDRE CARIN - *Le Jardin aux sentiers qui bifurquent*

“Je connais un labyrinthe grec qui est une ligne unique, droite. Sur cette ligne, tant de philosophes se sont égarés qu’un pur détective peut bien s’y perdre”.

J.L. Borges, La Mort et la Boussole (1942)

On peut **considérer l’œuvre de chaque artiste par le prisme de son obsession**, de l’idée qui le poursuit et le hante, celle qui motive sa recherche et lui donne l’énergie de pousser toujours plus loin sa création. Cézanne, sa pomme et son compotier, sources d’une si grande révolution ; Michel-Ange, le dos aux muscles tendus et le vertige du génie ; la ligne chez Ingres, prémices d’une modernité radicalisante ; l’équilibre et la fragilité chez Giacometti, redessinant le principe du souffle de vie... Chez Alexandre Carin, **l’obsession est d’atteindre l’image même du temps en tant que pure force, affranchi du mouvement, hors de toute chronologie ou empirisme et loin de toute narration ou interprétation psychologique**. Comment mesurer et exprimer le temps lorsqu’il n’y a plus de mouvement ? **Figurale plus que figurative**, sa peinture soulève des questions qui ne relèvent pas directement de l’image et qui viennent l’envahir ; elles ouvrent des portes vers l’irrationnel et provoquent une **interaction forte et intime entre l’œuvre et son spectateur**.

Après un cursus scientifique, suivi d’études en philosophie, Alexandre Carin s’est adonné au dessin et à l’étude des grands maîtres. Pour mieux comprendre la peinture et ses techniques, il a suivi un cursus de restauration couvrant les périodes classiques, modernes et contemporaines. Parallèlement, alors que l’huile sur toile s’imposait à lui comme une évidence en tant que médium principal, il est retourné à la philosophie pour étudier la fonction de l’image en mettant en parallèle la peinture et le cinéma. La **modulation de l’image et de la lumière**, dans ces deux domaines, a été un point de départ important ; elle les distançait notamment de leur support incontournable et privilégié qu’est la photographie, procédant par moulage plutôt que par modulation de la lumière.

Le Jardin aux sentiers qui bifurquent, titre d’une nouvelle de Borges, donne son nom à l’exposition de H Gallery. Borges, tout comme Proust, Bergson, Foucault, Blanchot ou Deleuze sont les premiers noms à surgir si l’on interroge l’artiste sur ses influences. Pour le cinéma, il cite Antonioni, Visconti, Fellini, Rossellini, ou encore Mankiewicz, Wilder, Wells puis Godard, Duras, Eustache ou encore les Straub. **Dans les films de ces réalisateurs**, les coupes et juxtapositions au montage, les bandes sons et leur mariage à l’image, les espaces et cadrages, les bifurcations des récits, la puissance du faux où le virtuel et l’actuel se succèdent et se mélangent, les compressions de temps entre plans de la même image, les interstices qui surprennent le regard et **toute la richesse de leur art, ont nourri l’univers et les réflexions du peintre**. Son regard sur le cinéma, la photographie, la sculpture et la peinture actuels, ainsi enrichi, lui a conféré une originalité qui l’inscrit pleinement dans la contemporanéité.

Dans les tableaux présentés, beaucoup comportent des coupes au sein même de l’image. Ces coupes ouvrent des portes à l’interrogation. **Variations, modulations et sauts offrent la liberté de faire entrer sa propre pensée dans une peinture qui s’ouvre à l’imaginaire de chaque spectateur**. Mondes parallèles, mondes possibles, compossibles ou non ? Espace topologique ou espace cristal ? Collision de moments séparés dans le temps ? Apories ? **La coupure est l’interstice irrationnel qui ne peut être admis que par la pensée**. Le mathématicien resurgit : son imaginaire atteint un point semblable à celui où la $\sqrt{2}$ se pose sur la ligne continue via le schéma géométrique impliquant le cercle de diamètre 2 et la hauteur du triangle rectangle tracé dedans à partir du centre. 1,414213562... La racine carrée de 2 se place sur une ligne mais ne peut appartenir à aucun des points rationnels de la ligne puisque la succession de chiffres après la virgule ne cesse s’étendre, jusqu’à l’infini. Et c’est bien vers cet irrationnel que tendent les coupures d’Alexandre Carin ; coupures qui offrent à la pensée une image pure du temps comme force et qui sont, dans le labyrinthe grec de Borges, les points où se sont égarés des philosophes grecs.

Au fil de sa recherche, d’autres séries que celle des coupures irrationnelles ont vu le jour. On peut citer celle des **mouvements aberrants**, celle des **réflexions et jeux de lumière** devant lesquels le visiteur s’interroge. Une série des **distorsions rappellent l’expansion spatio-temporelle** - parfois comme du temps qui serait dilué dans de l’eau, parfois comme lors de l’absorption par un trou noir. Quelque soit la série, il y a toujours dans l’œuvre d’Alexandre Carin une poésie, une douceur qui sont comme la signature d’un peintre luministe qui aime jouer du rapport des intensités de couleurs en suivant les théories de Goethe. Sa recherche et son obsession continuent à le faire aller toujours plus loin, pour une **exploration toujours plus en profondeur de l’accession au temps en tant que force, et force uniquement, en suivant un schéma purement sensoriel**.



RÉMI CHAPEAUBLANC - *Le dernier Tsaatan*

Les artistes parfois s'engagent et les galeries avec eux mais, au risque de provoquer une polémique, une nécessité absolue demeure : que cet art soit beau et fort d'un point de vue esthétique. Nous travaillons dans le monde des arts visuels et l'un ne va pas sans l'autre.

Le travail de **Rémi Chapeaublanc** est justement tout cela. Avec sa **série de photographies**, *Le Dernier Tsaatan*, une série encore inédite, il sait faire preuve d'un **engagement total** puisqu'au cours des dernières années, il a passé des mois à découvrir un **peuple de Mongolie** qui est en train de disparaître. Il est allé vivre avec eux dans des conditions très spartiates, apprendre leurs coutumes et leur langue, comprendre leur situation : les territoires sur lesquels ils vivent depuis des siècles viennent d'être décrétés « Parc nationaux », ce qui signifie que plus rien n'y peut être ni cueilli ni chassé. Ce **peuple nomade**, qui **vivait** justement **de la cueillette et de la chasse**, est donc condamné à changer son mode de vie, à partir en exode vers des villes inconnues dans lesquelles il n'a jamais vécu auparavant, à se laisser disperser et diluer dans une culture qui ne reconnaît jamais ni la sienne ni son unicité. Une fois de plus, une **précieuse bibliothèque non écrite de l'histoire humaine disparaît** dans l'indifférence et l'incompréhension la plus totale : sans bruit mais non sans tragédie.

Avec cette série, Rémi Chapeaublanc allie la **capacité à défendre une cause** à des **images inédites extrêmement fortes**, touchantes et belles qui vont bien au-delà du reportage. Ses portraits des Tsaatan, sur des fonds aussi blancs que la neige dans laquelle ils vivent, ôtent tout côté anecdotique et laissent les rides et les expressions parler d'elles-mêmes. Pareillement, le mélange des vêtements traditionnels et contemporains assied cette série dans la réalité, loin de toute idéalisation et de toute naïveté. La puissance des natures mortes de l'artiste est indéniable, tant dans ses compositions que dans la délicatesse des lumières ou des jeux de textures. Elles portent également des informations cruciales qu'il immortalise avant leur disparition : ces objets sont faits pour être transportés et accrochés partout, pour suivre les troupeaux de rennes et s'accorder au rythme vie imposé par le nomadisme.

Chacun des voyages de Chapeaublanc est également un **voyage intérieur qui remue nos consciences** et nous ouvre à de nouveaux mondes. La première série que Rémi Chapeaublanc avait réalisée en Mongolie, *Gods and Beasts*, en 2011, avec un autre peuple, a été acclamée par la critique autant que par les collectionneurs. *Le Dernier Tsaatan* mérite la même reconnaissance, d'autant plus qu'elle est à la fois, par ses images magistrales, le **premier et le dernier témoin d'un monde voué à l'oubli**.

Après une carrière d'ingénieur, Rémi Chapeaublanc décide en 2009 de changer de vie et de devenir photographe. Lors d'un voyage aussi téméraire qu'authentique, aussi intérieur que cathartique, il traverse la Mongolie à moto et sa première série Gods and Beasts accède immédiatement à la célébrité. Son art est engagé, son style épuré est qualifié de graphique et de chirurgical mais il conserve toujours une poésie indéfinissable qui parle aux profondeurs de l'âme humaine.

H Gallery tient à remercier les personnes suivantes pour leur contribution précieuse à cette exposition : Théodore Berg Boy, Françoise et Isadora Bourdeaux-Maurin, Benoît Delol, Benjamin Hélon, Damien Jacq, Benjamin Lanot, Stuart Stockdale, Margaux Wetzler ainsi qu'Élio Encadrement, LPH Laboratoire, Picto et Processus Photo.



ALEXANDRE CARIN – *The Garden with Forking Paths*

RÉMI CHAPEAUBLANC – *The Last Tsaatan*



Alexandre Carin, *Autoportrait au miroir*, 2015, oil on canvas, 50 x 60 cm
Rémi Chapeaublanc, *Tsaatan 39*, 2017, pigmentary inkjet print on Baryta Hahnemühle paper, 100 x 100 cm

This Fall, and throughout the two major Parisian art fairs, FIAC and Paris Photo, **H Gallery** is pleased to introduce to the international public two young artists who will become essential: a painter of Iranian origin based in London, **Alexandre Carin** and a French photographer, **Rémi Chapeaublanc**.

Both work on time, and surprisingly, from their works finally emanates a timeless quality. One seeks to measure and depict time outside of any movement, the other tries to stop time to make us aware of the danger faced by a Mongolian tribe that modernity is crushing.

Opening Thursday 11, October 2018, from 6 to 9pm

Finishing party Saturday 24, November 2018 from 3 to 7pm

Exhibition from October 12 to November 24, 2018

Gallery hours: Tuesday to Saturday from 10am to 1pm and from 2pm to 7pm.



ALEXANDRE CARIN - *The Garden with Forking Paths*

« I know of one Greek labyrinth which is a single straight line. Along that line so many philosophers have lost themselves that a mere detective might well do so, too. »

J.L. Borges, Death and the Compass (1942)

The Garden with Forking Paths, title of a short novel by Borges, gives its name to the show at H Gallery. Borges, as well as Proust, Bergson, Foucault, Blanchot and Deleuze are the first names to emerge if one asks the artist about his influences. For the cinema, he will mention Antonioni, Visconti, Fellini, Rossellini, Mankiewicz, Wilder, Wells, Godard, Duras, Eustache and the Straub. In **the films of these directors**, the cuts and juxtapositions in editing, the soundtracks and their marriage to the image, the spaces and framings, the bifurcations of the stories, the power of the fake with virtual and actual succeeding each other and mixing, the compressions of time between shots in the same image, the interstices which surprise the viewer and all **the richness of their art, nourished the universe and the reflections of the painter**. His enriched vision of cinema, photography, sculpture and painting, has given him an originality that keeps him fully in the contemporaneity.

In many paintings presented here, there are cuts within the image itself. These cuts open the doors in the viewer's mind to questions that don't belong directly to the image. **Variations, modulations and jumps offer the freedom to bring one's own thoughts into a painting that opens to the imagination of each spectator**. Parallel, possible or compossible worlds? Topological space or crystal space? Collision of moments separated in time? Apories? **The cut is the irrational gap that can only be admitted by thought**. The mathematician appears: his creation reaches a point similar to the very one where the $\sqrt{2}$ lands on the continuous line via the geometric scheme involving the circle of diameter 2 and the height of the right triangle traced in from the center. 1.414213562 The square root of 2 is placed on a line but can not belong to any of its rational points since the succession of digits after the comma does not cease to extend, **opening a gap to infinity**. And it is indeed towards this irrational opening that the cuts of Alexandre Carin tend; cuts which offer to the thought a pure image of time as a pure force and which are, in the Greek labyrinth of Borges, the points where Greek philosophers have lost themselves.

In the course of his research, other series than the irrational cuts one have emerged. We can mention the one of **aberrant movements** or the one of reflections and plays of light in front of which the visitor wonders. There is the series of distortions, reminiscent of spatio-temporal expansion - sometimes like time diluted in water, sometimes as when absorbed by a black hole. Whatever the series, there is in the work of Alexandre Carin a poetry, a tenderness that is like the signature of a luminist painter who likes to play the report of intensities of colours by following the theories of Goethe. His research and obsession continue to make him go further, for **an ever deeper exploration as to attain time as a force, and force only, following a purely sensory pattern**.

About Alexandre Carin

Alexandre Carin is a Franco-Iranian painter, living and working in both Paris and London. With a strong link to cinema and philosophy, Alexandre Carin work reaches a notion of time as a strength that is not measured in any traditional way.

We can **consider the work of each artist by the prism of his obsession**, the idea that pursues and haunts him, the one that motivates his research and gives him the energy to push his creation ever further. For Cézanne, his apple and his fruit-bowl, the source of so great a revolution; Michelangelo, his tense muscled backs and the vertigo of genius; the line with Ingres, the beginnings of a radicalizing modernity; balance and fragility with Giacometti, redesigning the principle of the breath of life ... For Alexandre Carin, **the obsession is to reach the image of time as pure force, free from movement, out of any chronology or empiricism, and beyond any narration or psychological interpretation**. **Figural rather than figurative**, his painting raises questions that are not directly related to the image; they open doors to the irrational and provoke a **strong and intimate interaction between the work and its spectator**.

After a scientific course, followed by studies in philosophy, Alexandre Carin devoted himself to drawing and studying the great masters. To better understand painting and its techniques, he followed a restoration course covering classical, modern and contemporary periods. At the same time, while oil on canvas became obvious to him as the main medium for his work, he returned to philosophy to study the function of image by comparing painting and cinema. **The modulation of image and light** in these two disciplines has been an important starting point; it distanced them in particular from their indispensable and privileged support that is photography, the latest proceeding by molding and not modulation of light.



RÉMI CHAPEAUBLANC - *The Last Tsaatan*

Artists sometimes engage and galleries with them but, at the risk of causing controversy, an absolute necessity remains: that this art is beautiful and strong from an aesthetic point of view. We work in the world of visual arts and one does not go without the other.

The work of **Rémi Chapeaublanc** is precisely all that. With his **series of photographs**, *The Last Tsaatan*, a series still unpublished, he knows to show a **total commitment** since in recent years, he spent months discovering a **people of Mongolia** is disappearing. He went to live with them in very spartan conditions, learn their customs and their language, understand their situation: the territories on which they live for centuries have just been decreed «National Park», which means that nothing more it can be neither picked nor hunted. This **nomadic people**, who **lived** just for **gathering and hunting**, is therefore condemned to change their way of life, to leave for an exodus to unknown cities in which they have never lived before, to be dispersed and diluted in a culture that never recognizes neither his own nor his uniqueness. Once again, **a precious, unwritten library of human history disappears** in complete indifference and misunderstanding: without noise but not without tragedy.

With this series, Remi Chapeaublanc combines the **ability to defend a cause with extremely powerful**, touching and beautiful unpublished images that go far beyond reporting. His portraits of the Tsaatan, on funds as white as the snow in which they live, remove all anecdotal side and let wrinkles and expressions speak for themselves. Similarly, the mix of traditional and contemporary clothing sits this series in reality, far from any idealization and naivety. The power of the artist's still lifes is undeniable, both in his compositions and in the delicacy of the lights or the play of textures. They also carry crucial information that it immortalizes before their disappearance: these objects are made to be transported and hung everywhere, to follow the herds of reindeer and to agree to the rhythm of life imposed by nomadism.

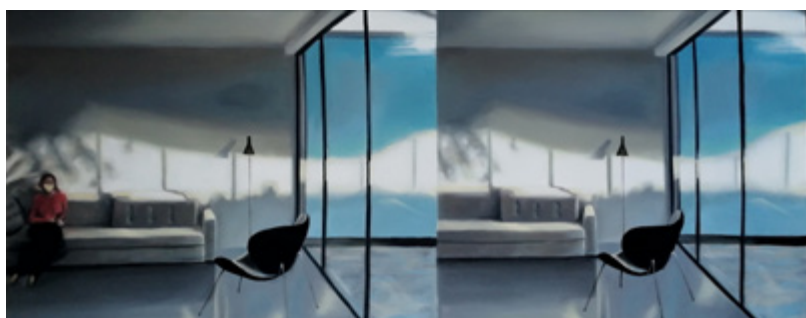
Each of Chapeaublanc's **travels is also an inner journey that moves our consciences** and opens us to new worlds. The first series that Rémi Chapeaublanc had made in Mongolia, *Gods and Beasts*, in 2011, with another people, was acclaimed by both critics and collectors. *The Last Tsaatan* deserves the same recognition, especially as it is at the same time, by its masterful images, the **first and the last witness of a world doomed to oblivion**.

*After a career as an engineer, Rémi Chapeaublanc decided in 2009 to change his life and become a photographer. On a trip that is as reckless as it is authentic, as domestic as cathartic, he crosses Mongolia on a motorcycle and his first series *Gods and Beasts* immediately reaches the celebrity. His art is engaged, his sleek style is called graphic and surgical but he still maintains an indefinable poetry that speaks to the depths of the human soul.*

H Gallery tient à remercier les personnes suivantes pour leur contribution précieuse à cette exposition : Théodore Berg Boy, Françoise et Isadora Bourdeaux-Maurin, Benoît Delol, Benjamin Hélion, Damien Jacq, Benjamin Lanot, Stuart Stockdale, Margaux Wetzler ainsi qu'Élio Encadrement, LPH Laboratoire, Picto et Processus Photo.



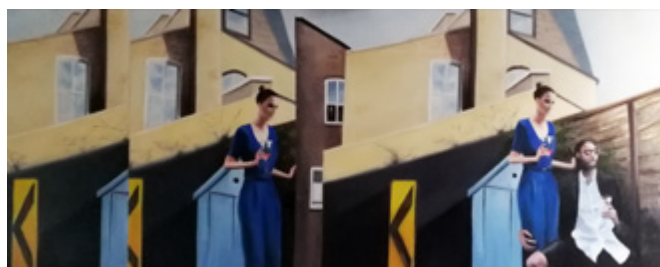
VUE DE L'EXPOSITION *LE JARDIN AUX SENTIERS QUI BIFURQUENT* - GALERIE 1



Alexandre Carin, *Fenêtre*, 2017,
huile sur toile, 61 x 152,5 cm



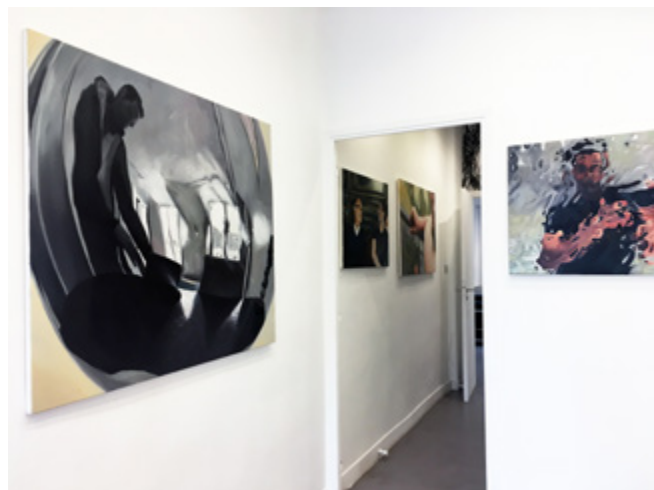
Alexandre Carin, *Le Couchant*, 2016,
huile sur toile, 100 x 180 cm



Alexandre Carin, *Une femme est une femme*, 2018,
huile sur toile, 61 x 152,5 cm



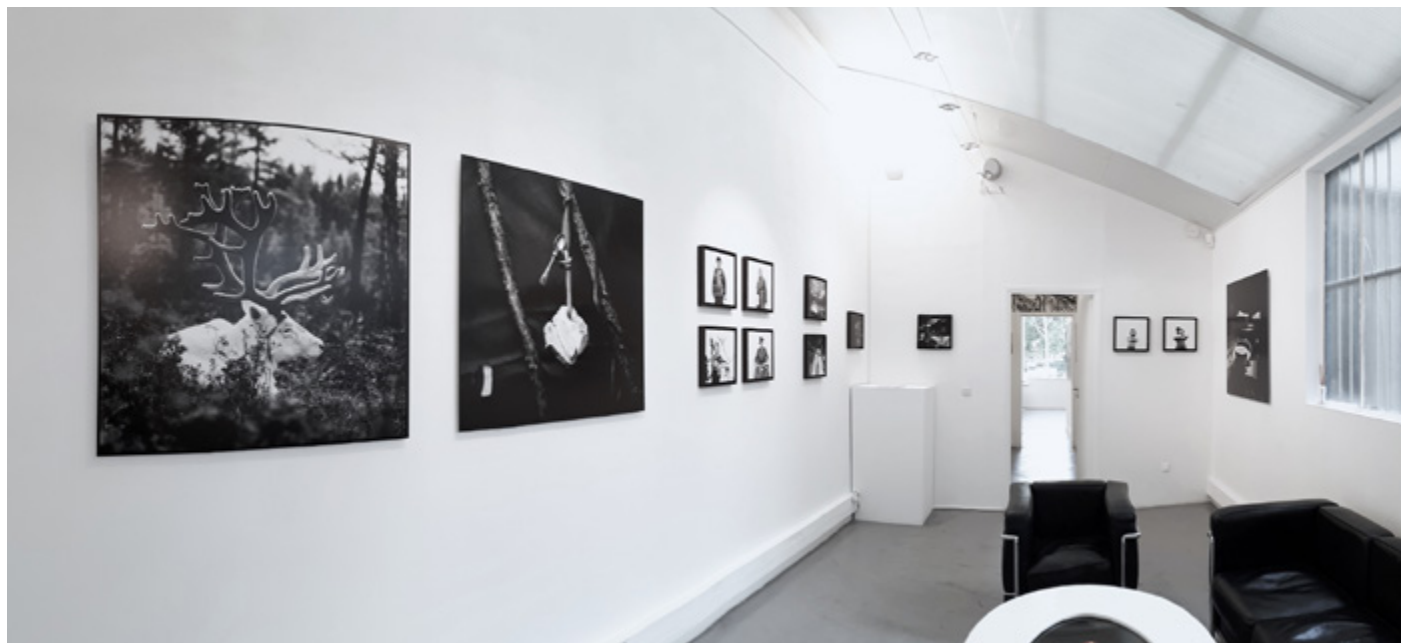
VUE DE L'EXPOSITION *LE JARDIN AUX SENTIERS QUI BIFURQUENT* - GALERIE 1



Alexandre Carin, *London Fields*, 2018,
huile sur toile, 140 x 200 cm



VUE DE L'EXPOSITION *LE DERNIER TSAATAN* - GALERIE 2



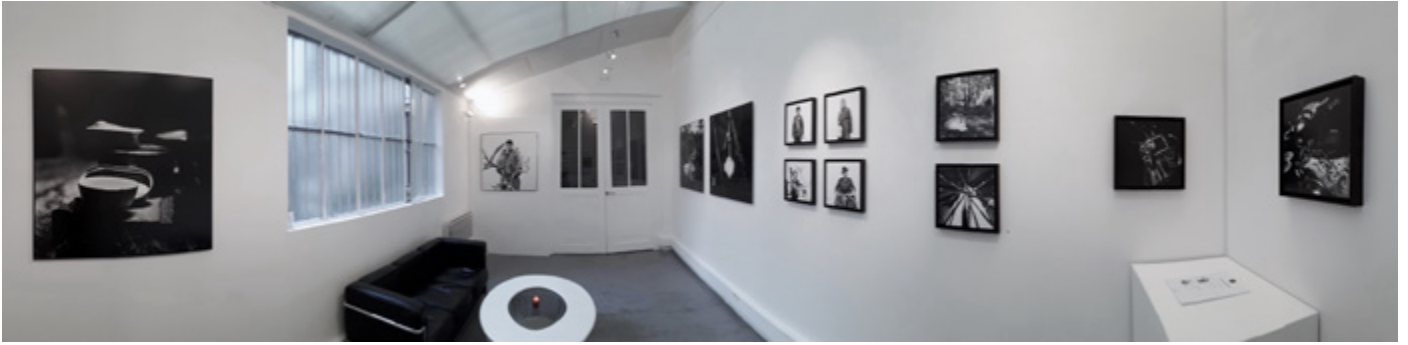
Rémi Chapeaublanc, *Tipi dans la taïga*, 2017,
impression jet d'encre pigmentaire sur papier Baryté Hahnemühle,
30 x 30 cm



Rémi Chapeaublanc, *Renne de Suren*, 2017,
impression jet d'encre pigmentaire sur papier Baryté Hahnemühle,
100 x 100 cm



VUE DE L'EXPOSITION *LE DERNIER TSAATAN* - GALERIE 2



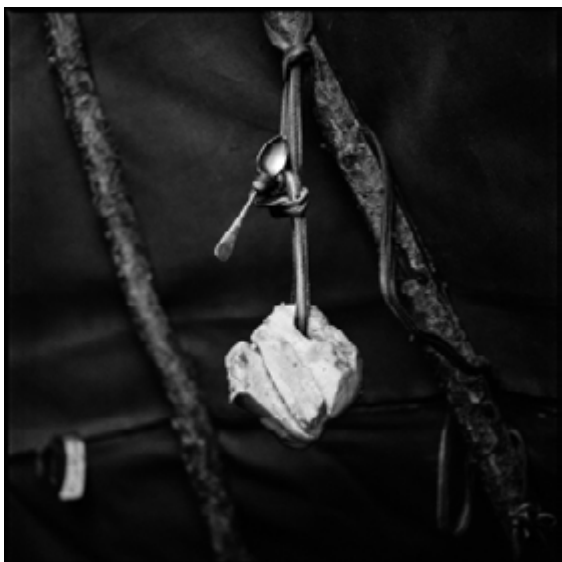
VUE DE L'EXPOSITION *LE DERNIER TSAATAN* - GALERIE 2



Rémi Chapeaublanc, *Kiziik Ool*, 2017,
impression jet d'encre pigmentaire sur papier Baryté Hahnemühle,
100 x 100 cm



Rémi Chapeaublanc, *Telmen #2*, 2017,
impression jet d'encre pigmentaire sur papier Baryté Hahnemühle,
30 x 30 cm



Rémi Chapeaublanc, *Graisse dans un tipi*, 2017,
impression jet d'encre pigmentaire sur papier Baryté Hahnemühle,
100 x 100 cm



Rémi Chapeaublanc, *Téléphone et bouilloire*, 2017,
impression jet d'encre pigmentaire sur papier Baryté Hahnemühle,
30 x 30 cm